# L'Homme nouveau argentin : fictions de l'immigration dans Ramos Mejía et Scalabrini Ortiz

José García-Romeu

▶ **To cite this version:**

José García-Romeu. L'Homme nouveau argentin : fictions de l'immigration dans Ramos Mejía et Scalabrini Ortiz. Babel : Littératures plurielles, 2013, 28, pp.33–47. 10.4000/babel.3449 . hal-01324897

**HAL Id: hal-01324897**
**https://univ-tln.hal.science/hal-01324897**

Submitted on 23 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Babel**
Littératures plurielles

**28 | 2013**
**Le prisme américain**

# L'Homme nouveau argentin : fictions de l'immigration dans Ramos Mejía et Scalabrini Ortiz

**José García-Romeu**

**Édition électronique**
URL : https://journals.openedition.org/babel/3449
DOI : 10.4000/babel.3449
ISSN : 2263-4746

**Éditeur**
Université de Toulon

**Édition imprimée**
Date de publication : 2 juillet 2013
Pagination : 33-47
ISSN : 1277-7897

Ce document vous est offert par Université de Toulon

**Référence électronique**
José García-Romeu, « L'Homme nouveau argentin : fictions de l'immigration dans Ramos Mejía et Scalabrini Ortiz », *Babel* [En ligne], 28 | 2013, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 23 février 2022. URL : http://journals.openedition.org/babel/3449 ; DOI : https://doi.org/10.4000/babel.3449

Ce document a été généré automatiquement le 29 mars 2021.

*Babel. Littératures plurielles* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

# L'Homme nouveau argentin : fictions de l'immigration dans Ramos Mejía et Scalabrini Ortiz

José García-Romeu

> Las fechas históricas fueron escritas con tiza en la memoria del hombre porteño, y al primer sacudón se borraron. Él sólo conserva los recuerdos de sus emociones.[1]

1 Dès le XIX[e] siècle, l'Argentine révise ses rapports culturels avec l'Europe, dont elle est un surgeon récent et métissé, afin de déterminer le profil de son identité nationale. La réflexion des intellectuels argentins explore d'abord les espaces théoriques de la haute culture et de l'organisation institutionnelle en se penchant sur l'héritage de la colonisation espagnole, les modèles issus des révolutions industrielle et libérale, l'influence des nouveaux courants littéraires... À partir de 1860, elle s'oriente vers des perspectives plus pragmatiques et urgentes alors que l'Europe déverse, dans un pays dominé par une oligarchie terrienne aux prétentions aristocratiques, une population composée en grande partie de paysans illettrés et d'ouvriers anarchistes. Les élites nationales – qui s'enorgueillissent d'avoir secoué le joug espagnol et empêché deux tentatives d'invasion britannique[2] – s'estiment alors agressées par une nouvelle forme de pénétration, plus insidieuse, qui ne suit plus les voies de l'impérialisme et de la confrontation régulière, mais celle de l'imprégnation démographique, laquelle s'exercerait par le bas et par la plèbe, en abâtardissant les valeurs de la vielle Argentine créole. Ces thèses xénophobes seront portées en particulier par certains des plus éminents représentants de la génération dite de « 80 », dont les écrivains Eugenio Cambaceres (1843-1889) et Miguel Cané (1851-1905). Elles seront reprises plus tard par le célèbre poète Leopoldo Lugones (1874-1938). En 1923, cet inspirateur d'un nationalisme radical évoquera en effet l'ingratitude des étrangers qui trahiraient l'hospitalité offerte par la Patrie en y apportant rébellion et discorde :

> El país hállase invadido [...] por una masa extranjera disconforme y hostil [...]. Nosotros hemos querido cumplir el mandato de nuestros padres, haciendo de esta Patria lo que debe ser : una gran concordia. A la discordia nos la han traído de afuera. Y necio el que por mal entendida hospitalidad, siguiera mulléndole la cueva a la víbora clandestina que se metió en su huerto.[3]

2 Dans ce contexte de bouleversement produit par l'immigration massive[4], nous voudrions nous intéresser aux thèses originales de Ramos Mejía (1849-1914) et de Scalabrini Ortiz (1898-1959).

3 En 1899, le premier publie *Las múltitudes argentinas*[5]. Inspiré par le positivisme français qui prétendait analyser de façon globale l'âme profonde des nations, l'auteur dessine un vaste panorama historique et psychologique du peuple argentin. Nul doute que le fondateur de la psychiatrie argentine a lu attentivement Élisée Reclus, Hippolyte Taine et Gustave Le Bon[6]... Si l'essai a des prétentions objectives, il n'échappe pas à la fiction induite par la raideur des schémas positivistes en naturalisant de grandes catégories et de grandes notions, typiques de la pensée nationale argentine : opposition entre ville et campagne, entre vieux créoles et immigrés... Ramos Mejía consacre les deux derniers chapitres aux masses contemporaines et travaille l'idée que Buenos Aires est un creuset où l'intégration des immigrés originaires du Vieux monde produira un homme nouveau. Pour ce faire, recourant aux techniques littéraires du *costumbrismo* et de la « physiologie »[7], il dresse en quelques pages particulièrement frappantes[8] le portrait d'immigrés types, dont il prédit l'évolution sous l'effet du milieu national[9].

4 En 1931, Raúl Scalabrini Ortiz, alors qu'il fréquente les milieux de l'avant-garde[10] et qu'il puise dans l'imaginaire littéraire une certaine pratique de l'impertinence et du renversement des valeurs bourgeoises, trace dans *El hombre que está solo y espera* un portrait bienveillant du portène[11], personnage populaire issu de nombreux mélanges auxquels l'immigré fruste et grossier participerait de façon positive. L'avant-gardiste imagine ainsi un être national en transition, représentant d'une modernité urbaine où se rencontrent les valeurs de l'esprit nouveau telles que le futurisme avait contribué à les établir dès 1909[12] : insolence, table-rase, dynamisme des masses urbaines...

5 Nous ne perdrons pas de vu que les œuvres de Ramos Mejía et de Scalabrini Ortiz sont séparées par trois décennies recouvrant la célébration optimiste du Centenaire (1910), la révolution nationaliste (1930) qui consacre l'échec des institutions libérales, et la diffusion de l'anticonformisme avant-gardiste. Il est pourtant troublant de constater que leurs essais demeurent en grande partie attachés aux constructions imaginaires et idéologiques de l'Argentine romantique. Ils s'inscrivent en effet dans la tradition nationale d'une « littérature à thèse », dénomination plus appropriée que celle d'« essai » pour rendre compte d'un ensemble de textes qui oscillent entre fiction et chronique, entre Histoire et opinion afin de fonder une représentation cohérente de la Patrie. Esteban Echeverría (*El Matadero*, 1839), Domingo Faustino Sarmiento (*Civilización y barbarie*, 1845) et José Mármol (*Amalia*, 1851) avaient déjà, en leur temps, employé tout à la fois la fiction, le portrait, la chronique historique, la vignette *costumbrista* et la thèse pour déterminer la figure de certains types argentins fondamentaux : l'aristocrate raffiné, le gaucho barbare, le politicien retors, l'Indien sauvage..., habitants d'un monde en devenir où le sang du paysan métisse entrait en conflit avec celui du citadin blanc et instruit. Tous ces textes, dans leur diversité et leur ambigüité générique, représentent une tentative de dénouer les angoisses sociologiques des auteurs grâce à l'emploi d'une rhétorique habile qui emporte la conviction et dissimule les apories d'une identité nationale instable et fragmentée. Ramos Mejía et Scalabrini Ortiz n'échappent pas à cet invariant transmis par leurs aînés. Cependant, nous insisterons davantage sur l'originalité qui les distingue de leurs contemporains. En effet, l'optimisme avec lequel nos essayistes décrivent une évolution plutôt bénéfique contraste avec la volonté nationaliste, assez répandue auprès des élites, d'embaumer un

monde originel, pur et idéal, que l'immigration européenne aurait tragiquement dénaturé.

## Campagne et ville : les ambivalences du milieu d'accueil

6 Une constante dans les textes de Ramos Mejía et de Scalabrini Ortiz apparaît dans la difficulté à distinguer milieu urbain et milieu rural, à décrire autrement que par de vagues évocations elliptiques les équilibres et les rapports entre ces deux mondes.

7 Rappelons que Sarmiento et Echeverría avaient inauguré auparavant la théorie d'une Argentine partagée entre campagne barbare et cité civilisée. Si Ramos Mejía soutient cette vision dualiste tant qu'il s'intéresse à la période romantique[13], il se trouve bien plus démuni, tout comme Scalabrini Ortiz, dès lors qu'il faut imaginer les paradigmes des périodes suivantes, qui voient la campagne se moderniser et se plier à l'autorité centrale de Buenos Aires. Il est alors curieux que nos auteurs, en se limitant à rassembler les deux espaces sous l'égide d'un incertain sentiment national, ne parviennent pas à dépasser la vieille dichotomie en termes sociologiques tangibles. Pour sortir de l'irréductible opposition théorisée par les romantiques, l'un et l'autre se contentent en effet d'homogénéiser à grands traits des espaces socialement très hétérogènes : la campagne dépeuplée des grands *latifundia* et la capitale à la croissance démographique vertigineuse. À leurs yeux, la singularité de l'Argentine proviendrait en réalité de l'organisation de ses paysages naturels, de la féconde richesse de la terre, de l'extension infinie de ses horizons, plutôt que de la grande cité portuaire, qui se modernise dès la seconde moitié du XIX$^{e}$ siècle en prenant pour modèle Paris et Madrid. Cette singularité qui participe à la constitution d'une sensibilité argentine en produisant un bénéfique effet d'union, s'étend, par un processus obscur, à la ville. Le caractère typiquement argentin des populations urbaines semble donc fonder sur une sorte de métaphysique inspirée par les particularités du monde rural ou naturel : campagne idyllique et bienveillante pour Ramos Mejía, qui apaise les inquiétudes vitales d'immigrés habitués aux privations de leur terre d'origine ; étendue sans fin qui écrase la volonté humaine pour Scalabrini Ortiz, inspirant au descendant de ces mêmes immigrés un sentiment héroïque de fatalité. À l'inverse de leurs prédécesseurs, ces auteurs n'imaginent donc plus la cité comme une forteresse assiégée par les campagnes, comme une réalité autonome se détachant par contraste du pays intérieur.

8 Au-delà de dénouer le conflit entre monde rural et monde urbain, cette opération intellectuelle, aussi indécise soit-elle, présente deux avantages supplémentaires : elle soutient d'abord le système de comparaison entre les continents en affirmant la supériorité des vastes horizons américains, vierges et exploitables à l'infini, sur les paysages étiques et fermés de la vieille Europe ; elle manifeste ensuite une nouvelle conception de la campagne, front pionnier et terrain d'exploitation capitaliste, dont les traditions archaïques (auxquelles l'esprit dissident du gaucho participait énergiquement) ont été effacées par la répression sociale au nom d'une organisation économique moderne.

## Ramos Mejía

9 Ramos Mejía dépasse encore la fameuse doctrine de Sarmiento au moyen du positivisme et du darwinisme social : mélange des races et évolution sont les notions biologiques grâce auxquelles l'uniformisation de l'espace national se réalisera dans un futur proche. Décrivant les foules disparates qui se déversent dans la grande cité blanche à l'heure de l'exode rural et de l'immigration de masse, l'auteur postule une dynamique du mélange plutôt bénéfique entre immigrés européens et vieux créoles. Les auspices pourtant ne semblent guère favorables, qui président à ce métissage. Celui-ci – décrit en une langue hybride qui réunit lyrisme patriotique et évolutionnisme biologique – associe en effet, au citadin instruit, deux races arriérées. D'une part, les immigrés de l'intérieur, gauchos barbares et primitifs auxquels la nature sauvage de l'Indien n'est pas étrangère :

> Esos bárbaros debían tener patas colosales como megaterios, y la mano como la garra del troglodita ; traían en la voz el relincho del bagual, en el brazo, reminiscencias de la osamenta de un abolengo ciclópeo, y cuando reían o blasfemaban, resonaba el amplio tórax como batido por vibraciones de una laringe acostumbrada a las interjecciones violentas, porque poseían notas que semejaban ráfagas de huracán.[14]

10 D'autre part, les immigrés européens, amas informe et apathique à la limite de la stupidité congénitale :

> Cualquier *craneota* [*sic*.] inmediato es más inteligente que el inmigrante recién desembarcado en nuestra playa. Es algo amorfo, yo diría *celular*, en el sentido de su completo alejamiento de todo lo que es mediano progreso en la organización mental. Es un cerebro lento, como el del buey a cuyo lado ha vivido ; miope en la agudeza psíquica, de torpe y obtuso oído en todo lo que se refiere a la espontánea y fácil adquisición de imágenes por la vía del gran sentido cerebral. ¡Qué oscuridad de percepción, qué torpeza para transmitir la más elemental sensación a través de esa piel que recuerda la del paquidermo en sus dificultades de conductor fisiológico ![15]

11 Au moyen de comparaisons et de raccourcis vertigineux, le médecin psychiatre s'abandonne ici à des procédés littéraires qui poétisent la notion, alors très en vogue, d'évolution (le gaucho assimilé au mégathérium, l'immigré au bœuf et au pachyderme…)[16]. Observons à ce propos que l'évolutionnisme, en renseignant une chronologie du progrès humain, permet à Ramos Mejía de renouveler le paradigme du « bon sauvage » en tant qu'homme premier, point d'origine de l'humanité moderne. La notion – illustrée jadis par Bartolomé de Las Casas avant même d'être constituée théoriquement par Jean-Jacques Rousseau – subit en effet l'influence du positivisme : l'innocence du bon sauvage n'est plus une absence de vices, mais une absence d'intelligence. Elle n'est plus le fait d'un être pur, mais d'un être primitif. En outre, l'essayiste argentin renverse les pôles géographiques qui avaient défini, depuis l'ethnocentrisme européen, l'Autre comme sauvage : son sauvage à lui n'est plus le « Huron » de Voltaire, mais l'immigré européen. L'ensemble de ces opérations permet d'envisager la simplicité du paysan piémontais sous un angle bienveillant, au racisme condescendant, qui autorise l'espoir d'une future intégration positive, les effets nécessaires du perfectionnement biologique et culturel offrant à l'immigré une possibilité de rédemption. Déjà, il sort de sa léthargie séculaire grâce à la ville fébrile et à la campagne grasse qui éveillent ses sens, jadis inhibés par un milieu d'origine rude et dépouillé :

> [...] el *medio* opera maravillas en la plástica mansedumbre de su cerebro casi virgen. La luz de este cielo despierta la dormida actividad de las imágenes visuales [...]. Despiértalo la locomotora pujante [...] ; despiértalo el ruido de las calles [...] ; finalmente, la inmensa llanura, aquella nuestra sin igual llanura, sin sombras, como sus melancólicos y remotos horizontes [...] como no se los imaginó, ni en sueños de delirante grandeza, ese *patán*, tan fecundo bajo este sol, dentro de este aire, sobre el inmenso río patrio, mansamente rugiente en su largo trayecto.[17]

12 Aussi, Ramos Mejía voit-il dans cette population étrangère un ferment qui sera à l'origine d'un homme nouveau, amendé par la nature particulière du paysage argentin et par la grande cité, poumon d'une nation pionnière. Selon un positivisme schématique – fondé sur un système d'analogies élémentaires entre société et biologie –, le médecin psychiatre se distingue de la pensée xénophobe de l'époque en prévoyant, dès 1899, les modifications définitives que l'immigration apportera à une identité argentine dynamique, impossible à figer en un idéal éternel, de même qu'aucune espèce animale n'est figée pour l'éternité dans sa forme primitive. Cette interprétation s'appuie sur l'idée que les deux populations – la créole et l'étrangère – ne sont pas inconciliables. Pour le démontrer, Ramos Mejía a recours à une image festive, celle du carnaval, où les immigrés se déguisent dans un élan d'identification nationale en l'un des archétypes de l'histoire argentine :

> Hasta en esa bizarra inocencia con que acomete en carnaval los disfraces más extraños de *indio*, *duque*, *gaucho* o *guerrero*, hay algo de simpático y de valeroso, que revela ímpetus de sangre nueva [...].[18]

13 Mais tout comme le bon sauvage perd son innocence au contact de la société moderne, les héritiers de l'immigré risquent de perdre, à cause de l'instruction et de l'enrichissement matériel, la sympathique ingénuité de leurs parents. Ramos Mejía dresse alors une sorte de taxinomie de ces descendants qu'il compare aux chaînons intermédiaires, semi primitifs, d'une évolution continue[19]. Les catégories définies – au moyen de la physiologie littéraire croisée aux préceptes de l'évolutionnisme – sont les suivantes :

1. Le *guarango*, qui malgré son intégration au moyen de l'éducation trahit ses origines par son mauvais goût, son intérêt pour les histoires de cœur de l'édition populaire ;
2. le *canalla*, qui cache un atavisme brutal sous le verni que lui prêtent l'élégance et la richesse matérielle ;
3. le *huaso*, qui se meut dans les couches les plus basses de la société, produisant le fameux *compadre*, vulgaire voyou des bas-fonds ;
4. et enfin, le pire de tous, le *burgués aureus* qui, soutenu par l'unique souci de faire croître sa fortune, menace les nobles idéaux qui soutiennent la république libérale :

   > Este *burgués aureus*, en multitud, será temible si la educación nacional no lo modifica con el cepillo de la cultura y la infiltración de otros ideales que lo contengan en su ascensión precipitada hacia el Capitolio.[20]

14 Ramos Mejía finit donc par nuancer les élans par lesquels il annonçait l'apparition d'une race nouvelle. Après avoir laissé entendre que l'immigration insufflerait un sang neuf à la vieille âme créole, il souligne les dangers d'une instruction incomplète, incapable de dégrossir des immigrés européens frustes, freinés dans leur élévation vers les valeurs de la société créole par de bas instincts matériels. L'auteur de *Las multitudes argentinas* reste ainsi attaché aux vertus d'une éducation rigoureuse qui doit atténuer les défauts de la culture populaire, culture provisoire et donc imparfaite, où se complaisent les masses urbaines. Nous verrons que Scalabrini Ortiz, au contraire, se

soucie peu du rôle rédempteur de l'éducation officielle et s'efforce de déterminer en termes positifs le caractère de cette culture issue du cosmopolitisme urbain.

## Scalabrini Ortiz

15 *El hombre que está solo y espera* de Scalabrini Ortiz eut un large retentissement auprès des amis de l'auteur, membres pour l'essentiel de cette avant-garde réunie quelques années auparavant autour de la revue *Martín Fierro*. L'approche positiviste de Ramos Mejía n'est plus de règle dans cet essai porté par une langue fleurie et ampoulée qui semble déjà en 1931 l'expression d'un modernisme désuet. L'auteur recourt à un psychologisme intuitif et à un *costumbrismo* aux accents assez archaïques, analysant attitudes et expressions langagières afin de peindre l'âme profonde du portène. Reflétant cependant le caractère ambigu de l'avant-garde argentine, il associe à cet archaïsme stylistique des éléments innovants, comme la collection des fragments sentencieux de la dernière partie de l'ouvrage, intitulée « Libreta de apuntes », ou encore cette théorie librement inspirée de la psychanalyse selon laquelle la libido contribuerait aux représentations sociales d'un peuple sexuellement frustré par la répression morale et l'absence de femmes[21]. Le but de Scalabrini Ortiz est de définir un modèle complexe, qu'il appelle « el Hombre de Esmeralda y Corrientes » – du nom de deux avenues centrales de Buenos Aires. Au-delà des clichés traditionnels de la littérature populaire et des typologies journalistiques (*el malevo*, *el patotero*...[22]), cette figure devra retrouver les traits véritables qui composent le portène moyen. Dès l'introduction, l'essayiste souligne la difficulté du projet qui l'oblige à articuler l'individuel au collectif, le personnel au général, et à être à la fois observé et observateur. Sans que cela soit le sujet central de son étude, il est également amené à aborder la question de la culture urbaine. Par de multiples références au tango et au football, il compose alors une représentation en creux de cette culture populaire – résultat de la rencontre entre créoles et immigrés – qui exprime selon lui la nature véritable du citadin moderne, bien éloignée de la pensée artificieuse des élites. Dans cet éloge de l'authenticité populaire, moderne et nationale, réside sans doute le principal tribut de Scalabrini Ortiz à la pensée avant-gardiste.

16 Afin de définir cette nature véritable, l'auteur juge nécessaire de recourir à une comparaison conflictuelle entre Europe et Amérique, comme si la culture nationale ne pouvait être mesurée que par contraste, en utilisant un étalon qui dénonce la tutelle que le Vieux monde continue d'exercer sur le nouveau. Faute d'une énumération explicite, c'est par déduction que l'on établit l'identification par Scalabrini Ortiz de trois vecteurs favorables à cette domination : le premier est celui produit par une immigration spirituellement et biologiquement misérable, le deuxième provient de la culture savante, le troisième enfin dérive de la pénétration capitaliste.

17 En premier lieu donc les hordes d'immigrés ignorants, abrutis et frustes, mus par un vulgaire appétit matériel, qui déferlent sur un pays à la nonchalance aristocratique et moqueuse :

> Los intrusos formaban hordas de la más pésima calaña, de la estofa más vil. Eran refugos [*sic.*] de razas que se atropellaban en su codicia sin freno. Catervas desbocadas por una ilusión de fortuna, que traían consigo, acrecentados, todos los defectos de su sociedad, y no sus virtudes. Eran seres mezquinos de miras, atenaceados por una gula insatisfecha, sensuales. Seres procelosos, sin continencia,

> que gustaban del estrépito, de la música, de la danza, de la jarana. La ciudad percibió los primeros contingentes con una sonrisa chacotona.[23]

18 En deuxième lieu, la haute culture produite par une société sclérosée dont les modèles de gouvernement et de pensées, rigides et caduques, sont caractérisés par l'intolérance (Scalabrini Ortiz songe à la Grande guerre et à la montée des nationalismes), par le culte excessif de la raison et le mépris de l'intuition[24].

19 Enfin, en dernier lieu, les effets – jugés alors sans l'indignation qu'exprimera plus tard un Scalabrini Ortiz anti-impérialiste – des investissements du capital européen sur une terre à défricher.

20 Dans la perspective de notre étude, ce sont les deux premiers modes de pénétration qui nous intéressent. À propos du caractère des immigrés, Scalabrini Ortiz partage la vision négative des nationalistes, mais alors que ceux-ci les considèrent comme un corps inassimilable, l'auteur d'*El hombre que está solo y espera* élabore une théorie selon laquelle la réalité argentine, dans ses dimensions métaphysiques et physiques (immensité du territoire qui impose aux hommes un profond sentiment de fatalité, incapacité à vivre dans le présent...) annule chez les fils d'étrangers les effets de l'hérédité spirituelle et biologique :

> Al conjuro irresistible de esa metafísica de la tierra, la continuidad de la sangre se quebró. El hijo del colono ya solfea una burla cuando rememora los que fueron acucios del padre. Tras el gran sacudón inmigratorio que descompaginó su tono, la pampa se reafirma, y los hombres recomponen su espíritu de siempre.[25]

21 « Hijos de nadie », c'est ainsi qu'il nomme ces argentins de première génération, ces fils d'un Ulysse dégénéré par la misère de son Ithaque aride, qui ont trouvé en Argentine une Ithaque idéale. Convaincu de ce phénomène d'homogénéisation spirituelle, Scalabrini Ortiz ne s'inquiète pas, à l'inverse de Leopoldo Lugones, de l'influence des étrangers sur la langue[26], considérant que le *cocoliche* – cas extrême de *pidgin* hispano-italien – représente une réalité linguistique révolue, artificiellement fixée par les comédies et les saynètes populaires[27]. En outre, par l'analyse de nombreuses expressions qu'il prête, comme autant de formules révélatrices d'une pensée collective, au portène moyen, il donne du sens à la nouvelle langue urbaine. Alors que celle-ci n'aurait manifesté pour un bon nationaliste que la dégradation de la langue autochtone, l'avant-gardiste y voit au contraire une expression, saine et juvénile, d'innovation et de créativité. Contre l'académisme nationaliste et contre « l'apostasie intellectuelle » des élites contaminées par la culture européenne savante, l'essayiste applaudit à l'éclosion d'une culture nationale et populaire incarnée par certains poètes nouveaux (sans doute les poètes du *lunfardo*[28] et des quartiers populaires : Evaristo Carriego et Carlos de La Púa) ainsi que par les paroles du tango :

> [...] el Hombre de Corrientes y Esmeralda se reconoce más en las letras de tango, en sus girones de pensamiento, en su hurañía, en la poquedad de su empirismo, que en los fatuos ensayos o novelas o poemas que interfolian la antepenúltima novedad francesa, inglesa o rusa.[29]

22 La culture argentine doit donc tirer sa légitimité du tango et de la poésie populaire, enracinés dans la vie réelle des quartiers, d'avantage que de la grande et lointaine littérature européenne. Quant à la menace qui pèserait sur les valeurs chrétiennes et qui inquiète de nombreux nationalistes, l'auteur y reste sourd, élaborant l'idée très futuriste selon laquelle le peuple est guidé par une nouvelle mystique de l'exploit sportif. L'Homme nouveau substitut ainsi, à la religiosité traditionnelle, le culte de l'acte héroïque dans son expression moderne et médiatique.

23 Malgré un jugement similaire à celui des nationalistes traditionnels à l'égard des immigrés, Scalabrini Ortiz se distingue d'eux en choisissant comme vecteur à son patriotisme un élan plébéien créatif et non un élitisme aristocratique conservateur. En ces temps de bouleversements, il s'efforce de saisir l'éclosion d'un être nouveau, véritablement argentin, dont la singularité est maintes fois soulignée par le recours à l'anti-modèle européen :

> Estas no son horas de perfeccionar cosmogonías ajenas, sino de crear las propias. Horas de grandes yerros y de grandes aciertos, en que hay que jugarse por entero a cada momento. Son horas de biblias y no de orfebrerías.[30]

24 Selon Scalabrini Ortiz, la mixité produit une réalité inédite où les défauts des ethnies d'origine disparaissent grâce aux propriétés du milieu géographique, capable de laver les esprits et d'inspirer des représentations métaphysiques collectives. Sans vouloir établir de parentés artificielles, nous sommes en droit de penser que l'auteur argentin n'est pas loin d'acclimater au Río de La Plata, avec cette idée d'un métissage positif, certains éléments de *La raza cósmica* (1925) du mexicain Luis Vasconcelos, acclimatation qui suppose cependant un déplacement dans la valorisation de l'atavisme racial et des espaces géographiques, puisque ce ne sont plus les Tropiques féconds ni la régénération de l'Indien qui soutiennent ici un tel mouvement, mais la Pampa tempérée et l'immigré récent.

## Conclusion

25 Par une opération intellectuelle qui exprime la transition embarrassée entre le darwinisme social et l'apologie d'une Amérique née du mélange et de la rencontre, Ramos Mejía et Scalabrini Ortiz défendent les effets du métissage entre vieux américains et nouveaux venus en partant, paradoxalement, d'une analyse xénophobe des immigrés européens. Pour tous deux, la puissance rédemptrice de la vaste géographie argentine favorisera en effet le reconditionnement d'une population fruste et primitive ainsi que l'apparition d'un homme nouveau.

26 Cependant, les auteurs ne s'accordent plus à l'heure d'évaluer l'influence civilisationnelle de ces nouvelles masses populaires. Si Ramos Mejía s'inquiète de préserver au moyen de l'instruction les valeurs élitistes de la société libérale, menacées par l'arrivisme du *burgués aureus* et la vulgarité du *guarango*, Scalabrini Ortiz se félicite au contraire de l'apparition d'une culture urbaine, proprement argentine, qui échappe à l'élitisme traditionnel. Il esquisse ainsi un pas vers le populisme moderne, bientôt incarné en Argentine par Juan Domingo Perón.

## BIBLIOGRAPHIE

BAQUERO GOYANES, Mariano. « "Fisiologías" y cuadros de costumbres. » Fundación Biblioteca virtual Miguel de Cervantes. Consulté le 21/03/2012 : <http://www.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/78035172102336139443457/p0000001.htm#I_1_>.

CAMBACERES, Eugenio. *Sin rumbo*. Madrid : Cátedra, 1999.

*Dictionnaire des littératures hispaniques. Espagne et Amérique latine*. Dir. Jordi Bonells. Paris : Robert Laffont, 2009.

LE BON, Gustave. *Psychologie des foules*. Paris : Presses universitaires de France, 2008.

LUGONES, Leopoldo. *El payador y antología de poesía y prosa*. Caracas : Biblioteca Ayacucho, 1979.

MARINETTI, Filippo Tommaso. « Le manifeste du futurisme. » *Le Figaro*. 20 février 1909 : 1. Consulté le 18/07/2013 : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2883730.langFR

RAMOS MEJÍA, José María. *Las multitudes argentinas*. Buenos Aires : Editorial de Belgrano, 1977.

SCALABRINI ORTIZ, Raúl. *El hombre que está solo y espera*. Buenos Aires : Gleizer, 1931.

*Segundo censo de la República argentina. Mayo 10 de 1895. Tomo II.* Buenos Aires : Taller tipográfico de la penitenciaría nacional, 1898. Consulté le 17/07/2013 : http://www.santafe.gov.ar/archivos/estadisticas/censos/C1895-T2.pdf

## NOTES

**1.** Raúl Scalabrini Ortiz, *El hombre que está solo y espera*, p. 157.
**2.** Comme conséquence du soulèvement de 1810, l'Argentine déclara son indépendance en 1816. Auparavant, en 1806 et 1807, les milices de Buenos-Aires jouèrent un rôle décisif dans la défaite de deux corps expéditionnaires britanniques qui prétendaient occuper la cité.
**3.** Leopoldo Lugones, « Ante la doble amenaza », dans *El payador y antología de poesía y prosa*, p. 296.
**4.** En 1895, on recense 25,4% d'étrangers pour une population totale de 4 millions d'habitants. Voir *Segundo censo de la República argentina*, p. XL.
**5.** Ramos Mejía, médecin hygiéniste et psychiatre, peut être considéré comme le fondateur de la psychiatrie argentine. Tout au long de sa carrière, il mêla études cliniques, interrogations sociologiques et actions en faveur d'une politique globale de santé publique.
**6.** À ce titre, la courte préface de Gustave Le Bon à sa *Psychologie des foules* (1895) représente un manifeste méthodologique qui justifie le travail de Ramos Mejía.
**7.** « Le *costumbrismo* se donne pour objectif de présenter [...] la réalité intime du pays à travers la description de ses us et coutumes, en dressant un tableau détaillé de la vie quotidienne et des traditions », Jordi Bonells, *Dictionnaire des littératures hispaniques*, p. 365. Dans Ramos Mejía, le *costumbrismo* romantique subit l'influence du positivisme, lequel remplace les notions de coutume et de tradition par celles de déterminisme et d'évolution. Quant à la « physiologie », il s'agit d'une modalité du portrait qui renouvelle le genre classique des « caractères » moraux sous l'effet de la caricature romantique. À la fin du XIX$^{e}$ siècle, elle s'enrichit de la systématique naturaliste. Voir par exemple Mariano Baquero Goyanes à propos de la physiologie chez Leopoldo « Alas » Clarín, « "Fisiología" y cuadros de costumbres ».
**8.** José M. Ramos Mejía, *Las multitudes argentinas*, p. 214-218.
**9.** Ramos Mejía traite ainsi la question centrale que posent, partout et toujours, les débats sur l'immigration : oui ou non le pays d'accueil est-il capable d'intégrer les immigrés en grand nombre sans subir un changement radical du paradigme national ?
**10.** Dans ses premières années d'activité intellectuelle, le penseur fut proche de l'Ultraïsme, école avant-gardiste réunie autour de Jorge Luis Borges et de la revue *Martín Fierro* (1924-1927). Par la suite, il deviendra l'un des animateurs de l'anti-impérialisme argentin et se rapprochera du péronisme.

**11.** Nous appelons ainsi, à partir du terme castillan « porteño », l'habitant de Buenos-Aires.

**12.** Voir Filippo Tommaso Marinetti, « Le manifeste du futurisme ».

**13.** *Op. cit.*, p. 152-198. Il s'agit pour l'essentiel de la période historique marquée par la tyrannie de Juan Manuel de Rosas (1835-1852) pendant laquelle justement Sarmiento et Echeverría développèrent leur analyse.

**14.** *Ibid.*, p. 201-202.

**15.** *Ibid.*, p. 205-206.

**16.** L'allusion au mégathérium révèle l'écho de la paléontologie qui était alors, en Argentine, en pleine expansion grâce aux travaux pionniers de Florentino Ameghino. Par ailleurs, dans la limite de notre article, nous serions bien en peine d'aborder la question de savoir ce que l'évolutionnisme selon Ramos Mejía doit à Lamarck, Spencer ou Darwin car le lyrisme de l'auteur est incompatible à l'exposition méthodique des grandes doctrines. Pour preuve : l'adjonction du fabuleux cyclope à l'ascendance des gauchos. Nous pouvons tout au plus constater que ces réflexions reprennent en termes flexibles les idées d'hérédité et de progrès propres au positivisme.

**17.** *Ibid.*, p. 207.

**18.** *Op. cit.*, p. 209. Il serait intéressant de comparer ces lignes à celles où Cambaceres décrit l'élan vulgaire de la populace étrangère qui dénature la fête nationale du 25 mai. Eugenio Cambaceres, *Sin rumbo* (1885), p. 148.

**19.** *Ibid.*, p. 214-218.

**20.** *Ibid.*, p. 218. Dans ce cas précis du *burgués aureus*, Ramos Mejía rencontre un type déjà constitué par Cambaceres sous les traits de Genaro, l'Italien arriviste (*En la sangre*, 1887). Observons par ailleurs le recours aux américanismes pour désigner certaines catégories propres au milieu, le *huaso* et le *guarango*, tandis que l'expression semi latine *burgués aureus* sacrifie à une apparente scientificité en évoquant la nomenclature de Carl von Linné.

**21.** *Ibid.*, p. 56-57. L'auteur ne cite pas de statistiques mais rappelle une réalité corroborée par le recensement de 1895 : à cette date, si la répartition par sexe des natifs était assez équilibrée, les étrangers comptaient 13 hommes pour 7 femmes. Voir *Segundo censo de la República argentina*, p. XXXV.

**22.** Le *malevo* est le délinquant asocial, héritier urbanisé du gaucho, qui joue facilement du couteau ; le *patotero* est le membre d'une bande de voyous.

**23.** *Op. cit.*, p. 48.

**24.** *Ibid.*, p. 82-84.

**25.** *Ibid.*, p. 45.

**26.** Voir chap. XX de « Didáctica » [1910] dans Leopoldo Lugones, *El payador y antología de poesía y prosa*, p. 274-287.

**27.** Le théâtre dit « créole », sous la plume de Florencio Sánchez (1875-1910) entre autres, avait institué le personnage type de l'immigré d'origine italienne, astreint à l'usage comique du *cocoliche*.

**28.** Argot de Buenos Aires.

**29.** *Op. cit.*, p. 101.

**30.** *Ibid.*, p. 103.

## RÉSUMÉS

À partir des années 1860, l'immigration massive d'origine européenne bouleverse la constitution démographique et culturelle de l'Argentine. Parallèlement au développement d'une pensée nationaliste et xénophobe qui rejette l'influence des nouveaux venus, José M. Ramos Mejía et Raúl Scalabrini Ortiz contemplent à trois décennies de distance – le premier à travers la perspective positiviste, le second à travers celle avant-gardiste – les effets de ce mouvement de fond pour réfléchir en termes positifs à la constitution d'un homme nouveau, issu du métissage entre les vieux créoles et les Européens récemment débarqués.

## INDEX

**Mots-clés :** Argentine, immigration européenne en Argentine

## AUTEURS

### JOSÉ GARCÍA-ROMEU

Université de Toulon - Laboratoire Babel (EA 2649)